Régis BERTRAND, Anne CAROL, Jean-Noël PELEN (dir.),
Les narrations de la mort

Pascal Dupuy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12267>
DOI : 10.4000/ahrf.12267
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011
Pagination : 192-193
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Pascal Dupuy, « Régis BERTRAND, Anne CAROL, Jean-Noël PELEN (dir.), *Les narrations de la mort* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 366 | octobre-décembre 2011, mis en ligne le 13 février 2012, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12267> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12267>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

Régis BERTRAND, Anne CAROL, Jean-Noël PELEN (dir.), *Les narrations de la mort*

Pascal Dupuy

RÉFÉRENCE

Régis BERTRAND, Anne CAROL, Jean-Noël PELEN (dir.), *Les narrations de la mort*, Publications de l'Université de Provence, 2005, 296 p., ISBN 2-85399-613-1, 27 €

- 1 Comme l'avant-propos le rappelle avec beaucoup d'à-propos, les travaux autour du thème de la mort doivent beaucoup aux Universités de Rennes II (François Lebrun, Alain Croix, Jacques Delumeau...) et d'Aix-en-Provence (Michel Vovelle, Régis Bertrand...). Ce colloque, d'une certaine manière, leur rend hommage en prolongeant la réflexion autour des narrations de la mort. Quatre axes ont présidé aux débats : les savoirs sur la mort, les récits, les mises en scène et enfin la mort parmi les vivants. La Révolution française n'apparaît véritablement que dans la première partie avec un article de Jacques Guilhaumou sur « la narration philosophique de la mort pendant la Révolution française ». Laissant de côté volontairement des espaces narratifs déjà abondamment explorés (la mort de Marat et la tentative de suicide collectif des députés montagnards en prairial an III), l'auteur s'attache à un autre versant du « partage laïc » (Michel Vovelle) instauré pendant la Révolution face à la mort, à partir des analyses du député breton Lequinio, telles qu'il nous les a laissées dans un ouvrage publié en 1792, intitulé *Les Préjugés détruits* dont tout un chapitre est consacré à la mort, trois autres au deuil, à la peine de mort ainsi qu'au suicide et un dernier aux tombeaux. Alors que le contraire est souvent admis, Jacques Guilhaumou rappelle que Lequinio n'était pas athée, mais « plutôt favorable à une religion naturelle, donc dépouillée de toute institution religieuse » (p. 54) à l'instar d'un Sieyès. Mais l'originalité du député breton est de souligner les liens des exclus de l'ordre social avec le philosophe pour appréhender « la

pensée salutaire » de la mort, ressentie comme une simple « extinction du mouvement » sans crainte et sans appréhension. La mort n'est plus le début d'une seconde vie, mais « une source permanente de fraternité, de paix et de vérité » (p. 56). Une mort égalitaire et vertueuse, comme elle sera revendiquée par d'autres, acteurs politiques célèbres ou anonymes de la Révolution française.

- 2 On lira également avec profit la communication de Martine Lapied sur la mort de l'héroïne dans l'opéra-comique, apothéose du ressort dramatique dans le théâtre lyrique romantique, l'avant-propos (Régis Bertrand, Anne Carol, Jean-Noël Pelen) déjà évoqué, qui, présentant et problématisant les enjeux du colloque, indique d'autres pistes à explorer pour la recherche future et enfin la conclusion de Michel Vovelle qui revient sur ses travaux et ses analyses qui ont tant fait pour la compréhension du statut et de la place de la mort dans les civilisations occidentales. Évoquant justement la nouvelle préface à la réédition de son célèbre livre *La mort et l'Occident*, Michel Vovelle rappelle le besoin, dans nos sociétés modernes, d'images macabres, une sorte de « redécouverte de la mort », telles que la mort et l'agonie de Mitterrand l'ont offert en direct à notre médiation. Dans une perspective semblable, il évoque également la « béatification » spontanée de Lady Diana, cite Gonzague Saint-Bris à son propos « avec le corps d'un mannequin elle avait le cœur de mère Thérèse » tout en ajoutant plein d'humour noir : « quelle chance, imaginez le schéma inverse » !